

Je ne pense pas qu'on puisse prévenir l'engine couenneuse, mais on peut prendre des précautions préservatrices.
 Il faut éviter de sortir les enfants par les temps de brouillard, par un vent froid, et par l'humidité du soir.
 Il faut couvrir le cou et surtout la nuque.
 Il faut éviter le froid et l'humidité aux pieds.
 Il faut assez couvrir les enfants pour qu'ils n'aient froid nulle part.

L'angine couenneuse est contagieuse.

Tant que la maladie dure, empêchez que les enfants sains ne soient en contact d'air et d'haleine avec l'enfant malade; qu'ils couchent, qu'ils jouent dans une autre chambre, et qu'ils ne se servent pas des verres ou des cuillères qui ont servi à l'enfant malade.

Il est utile, tant pour l'enfant malade que pour les personnes qui le soignent, de tenir les fenêtres ouvertes le plus possible. Si la saison trop froide ne le permet pas, renouvelez l'air, soit par des portes ouvertes, soit en ouvrant une fenêtre pendant quelques secondes seulement, trois ou quatre fois par jour. Mettez sur la tête et la figure de l'enfant un mouchoir pendant que la fenêtre est ouverte, pour qu'il ne sente pas l'air froid.

Comtesse DE SEGRÉ.

(A CONTINUER.)

Exercices pour les Elèves des Ecoles.

Vers à apprendre par cœur.

LA CROIX.

O martyr divin, supplice rédempteur,
 Sceptre du Tout-Puissant, Arbre dominateur.
 Dont Dieu même jeta la racine féconde,
 Et dardant glorieux qui gouverne le monde,
 Symbole consolant, Croix sainte! noble don,
 Garant universel du céleste pardon!
 Ton signe révéré, gage de délivrance,
 Prodigue à tous les maux des trésors d'espérance.
 La crainte et le bonheur t'invoquent tout à tour.
 Le soir, du pèlerin tu guides le retour:
 Tu deviens dans nos camps, au jour de la victoire,
 La parure du brave et le prix de la gloire.
 Le crime, en ses remords, vient t'arroser de pleurs.
 Et la vierge au front pur te couronne de fleurs.
 Tu consoles les rois quand leur trône succombe,
 Et du pauvre oublié tu protèges la tombe!

MME. EMILE DE GIRAUDIN.

Sujet de Composition.

LES PERIPETIES D'UN CONCOURS.

(Lettre à un ami.)

MON CHER AMI,

Je vais, puisque tu le désires, te faire part des événements qui m'ont fait passer de St. Eustache au collège de Ste. Marie.

Comme j'avais souvent, l'an dernier, l'occasion de lire les journaux, je jetai un soir, par manière de récréation, un coup d'œil sur la *Patrie* qui se trouvait sur ma table de travail; après l'avoir parcourue sommairement, j'allais plier la feuille, lorsque, en la tournant, mes yeux tombèrent, par hasard, aux annonces que je ne lis jamais, sur un titre dont je fus frappé: "Concours pour une bourse de pensionnaire dans la classe de Belles-Lettres. Ce concours s'ouvrira à 9 heures du matin, le 4 et le 5 du mois d'Août prochain, au collège de Ste. Marie, à Montréal, pour tout jeune homme du pays qui a fait sa versification."—Suivaient les conditions et la matière du concours.

Jamais éclair ne me traversa l'âme comme ces quelques lignes! Jamais cartel proposé à un brave ou à un lâche, ne fit, dans ses sens, une pareille révolution!

Je ne suis point, tu le sais, d'une ambition bien longueuse; grâce à Dieu, je ne me sens point jaloux; la témérité ni l'audace ne me paraissent point être mon vice dominant; et cependant, je me sentis alors tout cela à la fois. Non seulement, je crus que je pouvais aspirer à l'honneur du concours, mais la pensée de m'y soustraire ne

me vint même pas; cela m'eût paru une lâcheté, une honte. Je raisonnais, je le suppose, sans trop y penser, dans l'idée que tout ce qu'il y avait de nobles cœurs de mon âge en Canada allaient se mettre sur les rangs; et cependant, malgré cela, je formai la résolution de me présenter, aussi facilement que si l'on m'eût invité, non à combattre, mais seulement à recueillir les fruits d'une victoire assurée.

Hélas! comme j'avais la tête chaude! comme j'avais la tête montée! Et en voici la preuve: c'est que, à la seconde évolution de cette terrible péripétie, qui n'avait pas encore duré une heure, je me sentis tellement terrifié, abattu, les difficultés se présentèrent à mon esprit si vivement et en si grand nombre, que je lus sur le point d'abandonner irrévocablement ma résolution. Je n'y tenais plus que par un lien: je l'avais prise, et c'est si fâche de reculer!

Cependant, me disais-je, comment est-il possible qu'avec mes quatre classes, mesurées beaucoup plus sur la longueur de mes veilles que sur la révolution des années, je puisse lutter contre des adversaires qui, pendant quatre solides années, ont suivi un cours régulier? Non, il est impossible que, dans tout le Canada, il ne se trouve plutôt dix pour un de ces terribles champions qui, accoutumés aux lattes de l'émulation dans des classes nombreuses, ne puissent non seulement vaincre, mais écraser celui qui n'a guères jamais eu d'autre émule que lui-même. Et je me représentais ainsi les élèves de tous les grands collèges du Canada comme ligés contre moi.

Je me mis au lit, l'esprit préoccupé de ces diverses réflexions; impossible de m'endormir: le concours me trottait dans la tête, et ce ne fut que bien avant dans la nuit que je pus enfin fermer l'œil. A peine éveillé le lendemain, que la même pensée me sauta de nouveau à la tête et s'empara de moi, mais tellement que c'est à peine si je pus apprendre mes leçons. Mon professeur, qui avait remarqué l'agitation de mon esprit, ne manqua pas de m'en demander la raison. Pour toute réponse, je lui présentai le journal, en lui montrant du doigt l'annonce, et suivant de l'œil, pendant qu'il lisait, tous les mouvements de son visage. En levant les yeux, il jeta sur moi un regard qui me traversa l'âme et m'ouvrit la sienne toute entière.

"Les difficultés ne sont rien, me dit-il, tout dépend de l'énergie, de la volonté!"

Ce regard, cette parole, me rendirent toute la fièvre de la veille; et des lors, ce fut une chose déterminée, je me mis au travail avec une ardeur que je ne m'étais jamais connue. Dès lors, j'eus des émules, de l'émulation, de l'ambition même, si l'on veut; mais jamais les plus grands plaisirs des vacances ne firent voler les jours avec autant de rapidité.

Enfin, l'époque fixée était arrivée. Mais avant de te développer les événements de cette fameuse journée, permets-moi de te parler d'un songe bien singulier que j'eus la nuit même qui la précéda.

Remarque bien que ce n'est pas une invention; c'est la pure vérité. Il me semblait donc que j'étais dans une vaste salle, environnée d'une vingtaine de concurrents, devant un nombreux public composé de personnages respectables, parmi lesquels je reconnus mon professeur et Mr. *** qui avait eu la bonté, pendant que je me préparais, de me porter intérêt et de m'encourager. Ce fut lui qui nous fit les premières questions: c'était sur l'astronomie, et l'on écrivit pendant près d'une demi-heure; mais, comme le nombre d'astronomes n'était pas très-grand parmi nous, il nous fallut beaucoup moins de temps pour écrire les réponses qu'on n'en mit pour écrire les questions; on décida alors que l'astronomie ne ferait point partie de l'examen. Vint ensuite un vénérable prêtre qui, disait-on, était venu de Québec exprès pour être l'un des juges du concours. Il nous fit à son tour une multitude de questions sur l'histoire, la géographie, les mathématiques, et mille autres choses semblables que je n'avais point du tout pensé à préparer; il y avait déjà trois quarts d'heure que nous écrivions, lorsqu'heureusement.... on vint me réveiller.

Mais à quoi bon, diras-tu, donner à mon récit un tour de roman, en y insérant une invention ridicule? Ridicule, si tu veux, et le plus ridicule, c'est que cette prétendue invention n'est que l'exacte vérité; mais au moins c'est pour te dire combien j'avais la tête prise par ce formidable examen, puisque j'y pensais jour et nuit.

Enfin le jour, le vrai jour arrive: je voudrais que tu m'ensasses vu parlant rapidement et puis ralentissant le pas à mesure que j'approchais, regardant de tous côtés, et prenant pour un concurrent chacun de ceux que je voyais so diriger aussi vers le collège.

En entrant, je m'attendais presque à voir, tout dressé, le théâtre de la veille, et les divers acteurs de mon songe; on me conduisit dans une salle, assez grande, il est vrai, mais où se trouvaient seulement trois examinateurs: le R. P. Martin, alors Recteur du collège, le R. P. Vignon, qui lui a succédé, et le professeur de Rhétorique. Après quelques mots de bienveillance pour faire tomber la crainte